

donc, mon bon Monsieur, poursuivit le chevrier, qu'il y avoit dans notre village un Laboureur nommé Guillaume, encore plus riche que le Pere de Chrifostome, & à qui Dieu donna pardeffus ces grandes richesses qu'il avoit, une fort belle fille, dont la mere mourut en accouchant. Ce fut une fort bonne femme, que cette mere, & la meilleure que j'aye connue ici autour. Il me semble que je la vois, la pauvre femme, avec ce visage de fanté, & deux yeux qui étoient deux vrais soleils, mais surtout une bonne ménagère, & qui aimoit bien les pauvres, & je gagerois qu'elle est en Paradis à l'heure qu'il est. Guillaume mourut de l'ennui qu'il eut de la mort de sa femme, & laissa Marcelle sa fille toute jeune & son unique héritière entre les mains d'un Prêtre son oncle, qui avoit un bénéfice en notre village. La petite croissoit de jour en jour avec tant de beauté, qu'elle nous faisoit souvenir de sa mère, qui en avoit beaucoup, & l'on jugeoit même dès lors que la fille la surpasseroit encore: aussi n'eut-elle pas atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, que tous ceux qui la voyoient, benissoient Dieu de l'avoir créée si belle, & en devenoient la plupart amoureux, ou pour mieux dire, fous. Son oncle la gardoit cependant avec beaucoup de soin, & fort resserrée; mais avec tout cela le bruit de sa beauté se répandit de telle sorte, que

LIVRE II.  
CHAP. XII.  
Histoire de  
Marcelle.

LIVRE II.  
CHAP. XII.  
Histoire de  
Marcelle.

tant pour cette raison, qu'à cause de ses grands biens, quantité de jeunes gens & des plus considérables, non seulement de notre village, mais de bien loin aux environs, la firent demander en mariage, & ne donnoient ni repos ni patience à son oncle. Le bon Prêtre eût bien souhaité de la marier si-tôt qu'il la vit en âge; mais comme il étoit homme de bien, il n'en voulut rien faire sans son consentement. Et il ne faut pas croire qu'en différant le mariage de sa nièce, ce bon homme pensât à profiter de son bien, dont il avoit le gouvernement; tout le monde sçait bien le contraire, & on en a parlé plus d'une fois à son avantage dans nos veillées. Car afin que vous le sçachiez, Monsieur le Chevalier errant, on parle de toutes choses dans ces petits lieux, & chacun trouve bon ou mauvais, murmure ou approuve selon sa fantaisie, & croyez qu'un Curé n'a qu'à se tenir bien droit, s'il veut être loué de ses paroissiens, & sur-tout aux champs. Vous avez raison, dit Don Quichotte, mais continuez, je vous prie, le conte est très-bon, vous le contez, maître Pierre, de fort bonne grace. Que celle de Dieu soit avec vous, répondit Pierre, car au bout du compte elle vaut mieux que tout. Vous sçauvez donc, s'il vous plaît, continua-t-il, que quelque proposition que l'oncle fît à sa nièce, & quelque chose qu'il lui pût dire du

bien & des bonnes qualitez de ceux qui la demandoient, en la priant lui-même de se marier & de choisir celui qui lui plairoit le plus, jamais elle ne répondit autre chose, sinon qu'elle n'y pensoit pas encore, & qu'elle étoit trop jeune pour songer au mariage. Avec des excuses qui paroissoient si raisonnables, elle se délivroit des importunités de son oncle, & il attendoit qu'elle fût un peu plus avancée en âge, & qu'elle fît elle-même choix d'un mari; Parce, disoit-il (& il disoit fort bien) que jamais les pères ne doivent engager les enfans contre leur gré. Enfin un beau jour que personne ne s'y attendoit, voilà tout d'un coup la dédaigneuse Marcelle devenue bergère, & qui malgré son oncle, & malgré tout le monde qui l'en avoit voulu détourner, se met à aller aux champs avec les autres bergères, gardant elle-même son troupeau. Dame! ce fut bien pis alors; car d'abord qu'elle se montra, & que sa beauté parut à découvert, on ne sçauroit dire combien de jeunes gens, tant Gentilshommes que fils de riches laboureurs, se firent bergers aussi, & la suivirent dans cette campagne, pour lui témoigner la passion qu'ils avoient pour elle. Un de ceux-là, comme j'ai dit, étoit le pauvre Chrisostome, & l'on disoit qu'il ne l'aimoit pas, mais qu'il l'adoroit. Il ne faut pas penser, au reste, que pour avoir choisi cette manière de vie si libre,

LIVRE II.  
CHAP. XII.  
Histoire de  
Marcelle.

LIVRE II.  
CHAP. XII.  
Histoire de  
Marcelle.

Marcelle ait jamais fait la moindre chose contre l'honnêteté, & qui puisse donner mauvaise opinion de sa sagesse, qu'au contraire elle veille de si près sur ses actions & s'observe avec tant de soin, qu'aucun de ceux qui la servent, ne sçauroit se vanter qu'elle lui ait jamais donné la moindre espérance; & encore qu'elle ne fuyé point la conversation des bergers, & qu'elle les traite bien civilement; s'il arrive pourtant que quelqu'un se hazarde de lui découvrir sa passion, quelque innocente quelle puisse être, comme ne tendant qu'au mariage, elle les renvoye si loin qu'ils ne s'y jouent pas une seconde fois. Ainsi cette fille est plus dangereuse sur la terre, que ne sçauroit être la peste, parce que sa douceur & sa beauté ne manquent point de gagner le cœur de tous ceux qui la voyent, & puis sa dureté les jette dans le désespoir. Tout ce qu'ils y sçavent, c'est de crier contre elle, de l'appeller hautement cruelle & ingratitude, & d'autres noms pareils que la méchante mérite bien. Si vous étiez ici quelque fois, Monsieur le Chevalier, vous entendriez résonner ces montagnes & ces vallées de gémissemens de ces pauvres amans méprifés, & dans un certain endroit qui n'est pas loin d'ici, où il y a environ deux douzaines de hêtres, vous n'en trouverez pas un seul dont l'écorce ne soit gravée du nom de Marcelle, & au haut de quelques-

uns son nom est couronné comme pour dire qu'elle mérite la couronne de la beauté. Là soupire un berger; ici un autre fait des plaintes; on entend ici des chansons amoureuses, & là des plaintes désespérées. Tel passe la nuit entière assis au pied d'un chêne, ou sur un rocher, & là enfoncé dans ses pensées attend sans fermer l'œil la venue du Soleil; un autre, sans donner de trêve à ses soupirs, passe les plus incommodes journées de l'Eté, étendu sur le sable ardent, à pousser des cris au Ciel, & faire des lamentations pitoyables. Mais la fière Marcelle, comme si de rien n'étoit, se moque de tout cela, & rebute également les uns & les autres: & cependant tout ce que nous sommes qui la connoissons, nous attendons à quoi aboutira la cruauté de cette dangereuse fille, & qui sera l'heureux qui pourra apprivoiser une humeur si farouche. Tout ce que je viens de vous conter est la vérité même, & je ne doute point de ce que notre berger a dit de la mort de Chrisostome. Je vous conseille, Monsieur le Chevalier, de vous trouver demain à son enterrement; ce sera sans doute une chose à voir, & il n'y a pas demi-lieue d'ici. Je n'ai garde d'y manquer, dit Don Quichotte, & je vous remercie de votre histoire, qui m'a donné beaucoup de plaisir. O vraiment, repliqua le chevrier, je ne vous ai pas dit la moitié de ce qui est arrivé aux

LIVRE II.  
CHAP. XII.

Histoire de  
Marcelle.

LIVRE II.

CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

amans de Marcelle; mais nous trouverons bien demain, en allant, quelque berger qui pourra vous dire le reste; pour l'heure, Monsieur, vous ferez bien d'aller dormir en quelque endroit à couvert; parce que le ferein n'est pas bon à votre blessure, quoiqu'il n'y ait pourtant rien à craindre avec l'emplâtre que vous y avez mise. Sancho, qui avoit donné mille fois au diable le chevrier & son babil, pressa son maître d'entrer dans la cabane de Pierre; & il le fit à la fin, mais ce fut pour passer le reste de la nuit à penser à son impitoyable Dulcinée, pour n'en devoir rien aux amans de Marcelle. Sancho de son côté s'accommoda sur la litière, entre son âne & Rossinante, & dormit, non comme un amant maltraité, mais en homme fatigué, & qui n'avoit pas l'estomac vuide.

## C H A P I T R E XIII.

*Suite de l'Histoire de Marcelle.*

**L**E jour ne faisoit que commencer à poindre, quand les chevriers se levèrent, & demandèrent à Don Quichotte en l'éveillant, s'il étoit encore en dessein d'aller voir l'enterrement de Chrisostome, & qu'ils lui feroient compagnie. Lui qui ne demandoit pas mieux, se leva & ordonna à Sancho de

seller Rossinante, & de tenir son âne prêt. Ce qui étant fait avec beaucoup de diligence, ils se mirent aussi-tôt en chemin. Ils n'eurent pas marché un quart de lieue, qu'ils virent venir vers eux six bergers vêtus de jupons noirs, la tête couronnée de guirlandes de cyprés & de fauge, & un gros bâton de houx à la main. Après eux venoient deux Gentilshommes à cheval, & trois valets à pied qui le suivoient. En s'abordant ils se saluèrent fort civilement, & s'étant demandé les uns aux autres où ils alloient, il se rencontra qu'ils avoient tous dessein d'aller voir l'enterrement, & ainsi ils marchèrent tous de compagnie. Un des Cavaliers s'adressant à l'autre, lui dit, Seigneur Vivalde, je ne crois pas que nous ayons à nous reprocher le tems que nous employerons à voir cette cérémonie, qui ne sçauroit être que belle après les choses étranges que ces bergers nous ont contées du berger mort, & de la bergere qui l'a fait mourir. J'en suis persuadé comme vous, dit Vivalde, & je donnerois plutôt quatre jours qu'un pour ne pas manquer de m'y trouver. Don Quichotte leur demandant là-dessus ce qu'on leur avoit raconté de Chrifostome & de Marcelle, l'un d'eux dit qu'ils venoient de rencontrer les bergers, & que les voyant en si triste équipage, il en avoit voulu sçavoir le sujet; que les bergers leur avoient appris en leur faisant

LIVRE II.  
CH. XIII.Histoire de  
Marcelle.

l'histoire d'une certaine Marcelle aussi belle que bizarre, avec les amours de plusieurs jeunes gens qui la recherchoient, & la mort de ce Chrifostome qu'ils alloient enterrer. En un mot, ils redirent à Don Quichotte tout ce que Pierre lui avoit déjà appris; & le récit en étant fini, Vivalde demanda à notre Chevalier ce qui l'obligeoit d'aller armé de la sorte dans un pays où tout étoit tranquille. Mon exercice & ma profession, répondit Don Quichotte, ne me permettent pas d'aller d'une autre maniere. Les ajustemens & le repos ont été inventez pour des courtifans, mais le travail, les veilles & les armes appartiennent à ceux qu'on appelle dans le monde Chevaliers errans, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, quoi qu'indigne, & le moindre de tous. Il n'en falut pas davantage aux Cavaliers pour leur faire penser que notre Chevalier étoit fou; mais afin de s'en assurer encore mieux, & pour voir de quel genre étoit cette folie, Vivalde lui demanda ce que c'étoit que ces Chevaliers errans. Je crois bien, Monsieur, répondit Don Quichotte, que vous n'avez pas lû les Annales d'Angleterre, où il est parlé des fameux exploits du Roi Arture, que nous appellons Artus en Castillan, & de qui ont tient par tradition dans le Royaume de la grande Bretagne, qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été changé en corbeau par enchantement, & qu'un jour il revien-  
dra



dra en sa première forme, & remontra sur le trône; ce qui fait que depuis ce tems-là on ne trouvera pas qu'un Anglois ait tué un seul corbeau. Ce fut au tems de ce bon Roi que fut institué le fameux Ordre des Chevaliers de la Table ronde, & que se passèrent les amours de Don Lancelot du Lac avec la Reine Genève, dont la sage & très-honorée Dame Quintagnone fut la médiatrice, & qui firent naître ce Roman- ce, si renommé, & tant chanté dans l'Espagne.

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

*Onc Chevalier ne fut sur terre  
De Dame si bien recueilli,  
Que Lancelot s'en vit servi  
Quand il revenoit d'Angleterre.*

Depuis ce tems-là cet Ordre de Chevalerie a toujours augmenté, & s'est étendu en diverses parties du monde. Le vaillant Amadis s'y est rendu célèbre par ses grands faits d'armes, comme aussi ses fils & ses neveux, jusqu'à la cinquième génération. Le brave Felix Marthe d'Hircanie, s'y est encore bien fait connoître, & cet autre Chevalier qu'on ne sçauroit jamais assez louer, Tirant-le-blanc. Et peu s'en faut que nous n'ayons vû de notre tems l'invincible Chevalier Don Belianis de Grece, & tant d'autres dont les noms sont fameux dans l'Histoire. Voilà ce que c'est, Monsieur, que

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

l'Ordre de la Chevalerie errante, dont je viens de vous dire que je fais profession, m'engageant aux mêmes loix que ces bons Chevaliers du tems passé, que j'imité ponctuellement; & c'est pour cela que je vais comme eux par les deserts & les montagnes, cherchant les aventures, avec intention de dévouer mon bras & ma personne aux plus périlleuses que le sort me puisse offrir, pour le secours des affligés & des foibles. Après ce beau discours il ne resta pas le moindre doute à nos voyageurs sur la folie de Don Quichotte, & il n'est pas besoin de dire à quel point cet étrange maniere d'extravagance les surprit. Vivalde qui étoit fort enjoué, & qui avoit de l'esprit, n'eut pas si-tôt fait cette découverte, qu'il en voulut profiter dans le peu de chemin qui leur restoit à faire jusqu'au lieu des funérailles de Chrifostome; & pour mettre Don Quichotte en train; Il me semble, lui dit-il Seigneur Chevalier errant, que vous avez embrassé une des plus dures conditions du monde, & je ne crois pas que celle des Chartreux en approche. Elle pourroit être aussi austère, répondit notre Héros, mais pour aussi nécessaire, non, & cela il ne le faut pas mettre en doute; car les Religieux n'ont autre chose à faire qu'à prier Dieu tranquillement, & sans inquiétude pour le bien des hommes, & nous autres Chevaliers & fol-

tats, nous exécutons ce qu'ils ne font que demander, en procurant aux hommes ce même bien par la valeur de nos bras, & par le tranchant de nos épées : mais nous ne le faisons pas comme eux à couvert des injures du tems ; c'est en plein air, toujours exposez aux ardens rayons du soleil en été, & à toutes les rigueurs du froid en hiver. Ainsi nous pouvons bien dire que nous sommes les ministres de Dieu sur la terre, & les vengeurs de sa justice. Comme la guerre & les choses qui en dépendent, ne font jamais sans beaucoup de sueurs & de fatigues, il s'ensuit de là que ceux qui en font profession, font sans doute beaucoup plus que ceux qui prient tout à leur aise pour le secours des misérables. Je ne prétens pas dire après tout (& Dieu m'en préserve,) que la condition du Chevalier errant soit aussi sainte & aussi sûre que celle des Religieux ; mais je tire cette conséquence des choses que je souffre, qu'elle est sans doute plus pénible, plus affomante, plus martyre de la faim & de la soif, & en un mot mille fois plus misérable, comme on le voit assez par les malheureuses aventures que tant de Chevaliers ont éprouvées en leur vie : & s'il s'en est trouvé qui sont devenus Empereurs par la valeur de leurs bras, croyez-moi qu'il leur en a coûté bon, au moins si c'est quelque chose que la sueur & du sang, & si par malheur même, ils

LIVRE II.  
 CH. XIII.  
 Histoire de  
 Marcelle.

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

avoient manqué d'Enchanteurs & de Sages qui leur aidassent; assurez-vous qu'il y auroit eu bien des esperances trompées. Pour moi, je suis de ce sentiment, repliqua Valde; mais une chose me choque des Chevaliers errans entre beaucoup d'autres; c'est que sur le point d'entreprendre quelque grande aventure, & avec un péril évident pour leur vie, on ne voit point qu'ils aient jamais recours à Dieu, comme tout Chrétien est obligé de faire en de semblables occasions, mais seulement qu'ils se recommandent à leurs maitresses, & invoquent leur assistance, comme s'il n'y avoit point d'autre Dieu; & cela, selon moi, sent le Paganisme à pleine bouche. Monsieur, répondit Don Quichotte, il n'y a pas moyen de faire autrement, & le Chevalier errant qui en useroit d'une autre maniere, se feroit moquer de lui. Car c'est une coutume inviolable, & établie de tout tems dans la Chevalerie errante, que sur le point d'entreprendre quelque grand fait d'armes, celui qui combat en présence de sa Dame, tourne amoureuxment les yeux vers elle, comme pour la prier de lui être favorable, & de le secourir dans le péril; & quand même personne ne l'entendrait, il est obligé de dire quelques paroles entre les dents, par lesquelles il se recommande de tout son cœur à qui il sçait bien, & c'est dont nous avons une infinité d'exemples dans les Histoires.

Mais ce n'est pas à dire pour cela, que le Chevalier errant ne se puisse bien recommander à Dieu, il y a tems pour tout, & il en peut prendre l'occasion pendant le combat. Il me reste encore un scrupule, repliqua Vivalde; j'ai lu plusieurs fois que des Chevaliers errans, discourant ensemble, venoient de parole en parole à s'échauffer, & tournant tout-à-coup leurs chevaux pour prendre du champ, fondoient à bride abattue l'un sur l'autre, ayant à peine eu le loisir de se recommander en deux mots à leurs Dames: au milieu de la course, & de ces rencontres il arrivoit ordinaire, que l'un étoit renversé sur la croupe de son cheval, percé de part en part, & que l'autre eût été porté par terre, s'il ne se fût pris au crin. Or je ne comprends pas, pour moi, comment le mort trouvoit lieu de se recommander à Dieu dans une affaire si tôt expédiée. Le meilleur seroit, ce me semble, que le Chevalier adressât à Dieu les prières qu'il fait à sa Dame; car au moins il satisferoit en quelque façon au devoir d'un Chrétien, & ne mourroit redevable tout au plus qu'à sa maitresse: ce qui ne seroit pas un fort grand inconvénient, outre que je doute que tous les Chevaliers errans aient des Dames à qui se recommander; car enfin il s'en peut trouver qui ne soient point amoureux. Cela ne sçauroit être, dit Don Quichotte, il n'y a-point de

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

Chevalier errant fans Dame, & le ciel seroit plutôt fans étoiles. C'est proprement l'essence du Chevalier; c'est ce qui le constitue, & trouvez-moi une seule histoire qui dise le contraire. Je vous dis bien plus, & vous déclare, que si par hazard il se trouvoit un Chevalier fans amour, il ne seroit pas tenu pour Chevalier légitime, mais pour bâtard, & qui seroit entré dans la Chevalerie errante par la fenêtré, & non par la porte, comme un brigand & un voleur. Il me semble pourtant, dit Vivalde, (si je m'en souviens bien,) que Don Galaor frere du valeureux Amadis n'eut jamais de Dame fixe qu'il pût invoquer dans les combats, & si avec tout cela il n'en fut pas moins brave, ni moins estimé. Une hirondelle ne fait pas le printems, répondit Don Quichotte, outre que je sçai de bonne part que ce Chevalier aimoit en secret, & bien fort; & s'il en contoit à toutes celles qu'il trouvoit à son gré, c'étoit par une inclination naturelle, dont il n'étoit pas le maître, & toujours sans préjudice de celle que l'on sçait de science certaine, avoir été l'unique maitresse de sa volonté, & à laquelle il se recommandoit fort souvent, mais secrettement, car il se piquoit d'une discrétion extraordinaire. Je me rends, dit Vivalde, & puisqu'il est de l'essence que tout Chevalier errant soit amoureux, nous nous tenons pour dit que vous aimez, vous

qui êtes du métier ; ainsi à moins que vous ne vous piquiez d'être aussi secret que Galaor, je vous supplie au nom de toute la compagnie, de nous apprendre le nom & la qualité de votre maîtresse, & de nous en faire le portrait. Elle doit se trouver heureuse que tout le monde sçache qu'un Chevalier, tel que vous nous paroissez, en fasse sa divinité. Je ne sçai, dit Don Quichotte après un grand soupir, si cette douce ennemie trouve bon ou mauvais que l'on sçache que je la sers, mais je sçai bien, pour répondre à ce que vous me demandez avec tant de civilité, qu'elle se nomme Dulcinée, que sa patrie est le Toboso, un village de la Manche, & qu'elle est tout au moins Princesse ; puisqu'elle est Dame souveraine de mes pensées. Pour sa beauté, c'est un miracle, où tout ce que les Poètes ont imaginé de chimérique & d'impossible pour vanter leurs maîtresses, se trouve vrai au pied de la lettre. Ses cheveux sont de fin or, son visage est un racourci des champs Elisées ; ses sourcils des arcs célestes, & ses yeux de véritables soleils. Les roses naissent sur ses joues, ses lèvres sont des branches de corail, & ses dents autant de perles ; elle a le cou d'albâtre, la gorge de marbre, & les mains d'ivoire ; la blancheur de la neige auprès de la sienne n'est rien. Et par tout ce qu'on voit en un mot, on juge aisément que ce qu'on ne voit point,

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

sigolnabD  
ayinlaCsb

Maîtresse  
de D. Qui-  
chotte.

Son por-  
trait.

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

Généalogie  
de Dulcinée.

est sans prix & sans comparaison. Il ne manque plus, dit Vivalde, que de sçavoir sa naissance & sa généalogie. Elle ne descend pas, répondit Don Quichotte, des anciens Curfes, des Caius ou des Scipions Romains : elle ne vient pas non plus des Colannes, ni des Urfins modernes ; elle n'est ni des Moncades, ni des Requesans de Catalogne, ni des Rebellas & des Villeneuves de Valence ; elle ne comte point entre ses peres les Palafox, les Nucas, les Rocabertis, les Corelles, les Lunes, les Alogones, les Urreas, les Fozes, ou les Gurreas d'Arragon, ni les Cerdas, les Manriques, les Mendoces, ou les Gufmans de Castille, ni les Alencastres, les Pallas & les Menezes de Portugal. Mais sa tige est dans le Toboso de la Manche ; & si sa race est moderne, elle ne laisse pas de pouvoir être la source & l'origine des plus illustres familles des siècles à venir ; & qu'on ne me replique pas là-dessus, si ce n'est aux mêmes conditions, que Zerbin mit au pied du trophée qu'il dressa des armes de Roland :

*Que nul ne soit si téméraire,*

*que de toucher ici,*

*S'il ne veut se résoudre aussi*

*D'avoir avec Roland à démêler l'affaire.*

Pour moi, dit Vivalde, encore que je fois des Cachopins de Laredo, je ne prétens



tenis pas faire de comparaison avec la race du Toboso de la Manche, quoiqu'à dire le vrai, ce soit ici la première fois que j'en entende parler. Comment est-il possible, répondit Don Quichotte, que cela n'ait pas été jusqu'à vous? Tout le reste de la compagnie écoutoit attentivement cette conversation, & jusqu'aux Bergers & aux Chevriers ils demeurèrent convaincus de l'extravagance de notre Chevalier. Le seul Sancho Pança croyoit comme un oracle tout ce que disoit son maître, dont il connoissoit la sincérité & qu'il n'avoit pas perdu de vûe depuis le berceau; il lui restoit pourtant quelque doute sur cette Dulcinée, parce qu'encore qu'il fût voisin du Toboso, il n'avoit jamais oui parler de ce nom, ni qu'il y eût une telle Princesse dans toute la Manche.

Comme ils alloient ainsi discourant, ils apperçurent dans un chemin creux qui s'est fait entre deux montagnes, une vingtaine de Bergers tous vêtus de pellices noires, & couronnez de guirlandes, qu'on vit après être de cyprès & de tillot. Six d'entr'eux portoient une bière couverte de rameaux & de fleurs, & d'abord qu'ils parurent: Voilà, dit un des Chevriers, ceux qui portent en terre le corps de Chrifostome, & c'est au pied de cette montagne qu'il a choisi sa sépulture. Cela fit hâter toute la compagnie, qui arriva justement dans le tems que

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

Sujet de la  
Figure.

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

les porteurs mettoient la bierre bas, & que quatre hommes commençoient à creuser une fosse à côté d'un rocher. Ils se saluèrent de part & d'autre, & après les premières civilités, Don Quichotte & le reste de la troupe se mirent à considérer le cercueil, où ils virent un jeune homme mort, de l'âge d'environ trente ans, en des habits de Berger, & tout couvert de fleurs. Tout mort qu'il étoit, on jugeoit aisément qu'il avoit été beau & de fort bonne mine. On voyoit dans la bierre quantité de papiers & de cahiers ouverts & fermez, & tout ce qu'il y avoit-là de gens, ceux qui travailloient, aussi-bien que les spectateurs, gardoient un grand silence, qu'un de ceux qui avoient apporté le corps, rompit à la fin, en disant à un autre; regarde, Ambroise, si c'est bien ici l'endroit que Chrisostome a choisi, toi qui veux qu'on exécute son testament avec tant d'exactitude? C'est là même, répondit Ambroise, & c'est aussi le lieu où mon malheureux ami m'a cent fois fait le récit de sa pitoyable aventure. Ce fut-là qu'il vit pour la première fois cette ennemie mortelle du genre humain; ce fut encore-là qu'il lui fit la première déclaration d'une passion aussi honnête que violente; ce fut aussi dans ce même endroit que l'impitoyable Marcelle acheva de le désespérer par ses mépris, & l'obligea de terminer le dernier acte de sa triste vie, c'est-là enfin qu'il a voulu qu'on

l'enterrât pour y conferver la mémoire de tant de disgraces. Ambroise s'adressant ensuite à Don Quichotte, & aux autres, continua ainsi : Ce corps, Messieurs, que vous regardez sans doute avec des yeux de compassion, enfermoit il n'y a pas long-tems une ame que le Ciel avoit ornée d'une grande partie de ses plus précieuses richesses. C'est le corps de ce Chrifostome, qui eut un esprit incomparable, une honnêteté sans pareille, & une amitié à l'épreuve de tout. Il fut libéral & magnifique sans vanité, sage & sérieux sans orgueil, modeste sans affectation, agréable & divertissant sans bassesse; en un mot il fut le premier en tout ce qu'on peut appeller bon. Comme il fut sans égal en malheur, il aima éperdument, & fut haï; il adora, & fut méprisé; il servit sans reserve un tiran farouche qu'il ne put adoucir; il pleura, il gémit devant un marbre sourd & insensible, ses cris se perdirent en l'air, le vent emporta ses soupirs & se joua de ses plaintes; il s'attacha enfin à l'ingratitude même, & n'en eut aussi pour récompense que de se voir la proye de la mort au milieu de ses plus beaux jours, & par les cruautés d'une Bergere, qu'il vouloit par ses vers faire vivre éternellement dans la memoire des hommes. Ces papiers que vous voyez-là, pourroient bien rendre témoignage de ce que je dis, s'il ne m'avoit ordonné de les livrer aux flammes en

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

Belles qua-  
lités de  
Chrifosto-  
me.

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

même tems que je rendrois son corps à la terre. Vous feriez encore plus cruel que lui, dit Vivalde, si vous l'aviez fait; il n'est pas juste d'observer si religieusement des choses qui sont peut-être ordonnées contre la raison; Et combien de belles choses se seroient perdues, si les dernières volontés, comme celle-là, avoient toujours été exécutées! Ainsi, Seigneur Ambroise, rendez encore à votre ami ce dernier office, de sauver ses ouvrages de l'oubli, & de ne pas accomplir avec trop d'exactitude ce qu'il a ordonné par dépit & en homme outragé. Gardez ces papiers qui sont foi de la vertu de votre ami, & de l'ingratitude de Marcelle, quand ce ne seroit que pour servir d'avertissement aux autres, & les garantir par ce triste exemple de tomber dans le même précipice. Pour nous, nous savons déjà l'histoire des amours & du désespoir de Chrifostome, & la cause de sa mort; nous savons l'amitié qui vous lioit ensemble, & ce qu'il a souhaité de vous en mourant, & par cette pitoyable histoire nous jugeons quelle a été la cruauté de Marcelle & l'amour du Berger, & quelle est la fin que doivent attendre ceux qui courent à bride abattue après les vaines espérances dont l'Amour les flatte & les amuse. Comme nous apprîmes hier au soir la mort de Chrifostome, & qu'on le devoit enterrer en ce lieu, la compassion encore plus que la

curiosité nous a fait détourner de notre chemin pour être témoins des devoirs qu'on lui rend, & faire voir que les honnêtes gens s'intéressent toujours dans le malheur des autres. Je vous prie donc, généreux Ambroïse, que notre bonne intention ne soit pas sans quelque récompense, & accordez à la priere que vous en fait toute la compagnie, de ne point brûler ses Ecrits. En disant cela, & sans attendre la réponse du Berger, Vivalde s'approcha du cerceuil, & prit quelques papiers. Je consens, dit Ambroïse, que ceux-là vous demeurent: mais pour le reste je vous prie de ne pas trouver mauvais que la dernière volonté de mon ami soit suivie; ils étoient à lui, il en a pu disposer comme il lui a plû. Vivalde impatient de voir ce que contenoit le cahier qu'il avoit pris, l'ouvrit sur l'heure, & vit qu'il avoit pour titre, l'Amant desespéré, & comme il le lut tout haut; Voilà, dit Ambroïse, le dernier ouvrage de Chrisostome, & afin que tout ce qui est ici, voye en quel état l'avoient réduit ses malheurs, lisez, je vous prie, vous en aurez bien le tems, avant qu'on ait creusé sa sépulture. Je le veux de bon cœur, dit Vivalde, & alors tous les assistans s'étant mis autour de lui, il lut ce qui suit.

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

*Vers désespérez du Berger Chrifostome, &  
autres choses non attendues.*

DESEPOIR AMOUREUX.

LIVRE II.  
CH XIII.

Histoire de  
Marcelle.

**C**RUELLE! tu veux donc que ma langue  
publie

*Ce que m'a fait souffrir ton injuste rigueur :  
Pour vomir ce poison, il faut qu'une furie  
Me prête quelque tems sa rage & sa fureur.*

*Je le veux, j'y consens; la douleur qui me  
presse,  
M'anime d'elle-même à faire cet effort.  
Ce venin trop gardé me déchire sans cesse,  
Je souffre mille morts pour une seule mort.*

*Ecoute donc la voix, ou le bruyant murmure  
Qu'engendre le dépit, & qu'enfante l'horreur;  
Je vais pour t'assouvir & pour te faire injure  
Vomir avec ma plainte & mon sang & mon  
cœur.*

*Oiseaux qui n'avez rien que de mauvais  
augure,  
Et dont l'affreuse voix répand par-tout l'effroi :  
Orfraye, offre tes cris à ma noire aventure,  
Venez hiboux, corbeaux vous joindre avec  
que moi.*

*Sortez de vos forêts, monstres les plus sau-  
vages,  
Venez mêler vos cris à mes gémissemens :*

*Curs , tigres , prêtez-moi vos effrayans lan-  
gages ,*

*Fiers lions , j'ai besoin de vos rugissemens.*

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

*Soyez à ma douleur quelques momens sensi-  
bles ,*

*Pour donner de la force à mes tristes accens ;  
Serpens , je veux de vous vos siflemens hor-  
ribles ,*

*Vos pénétrans venins , & vos regards perçans.*

*Ne me refusez pas le bruit de vos orages ,  
Vents , préparez ici l'excès de vos fureurs ,  
Tonnerres , tous vos feux ; tempêtes , vos ra-  
vages ;*

*Mer , toute ta colere ; enfer tous tes malheurs.*

*Prêtez-vous tous ensemble à mon inquiétude ,  
Et confondant vos sons , formez-en de nou-  
veaux ,*

*Qui sçachent peindre au vif la noire ingra-  
titude ,*

*Un désespoir horrible , & tous les autres maux.*

*L'épouvantable bruit de ma voix gémissante  
Va pénétrer ici les rochers les plus durs ,  
Et les derniers accens de ma bouche mourante  
Survivront à ma voix dans ces antres obscurs.*

*Jamais le triste Echo sur les rives du Tage  
N'a poussé dans les airs de si funestes cris ;  
Et les sons éclatant de cet affreux langage  
N'ont jamais retenti sur les bords du Betis.*

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcell.

*Les lieux plus reculez deffius la terre entiere,  
Ceux que le Nil embrasse en sa vaste longueur ;  
Les endroits où le Ciel refuse la lumiere,  
Sçauront avec mes maux ton injuste rigueur.*

*Ces peuples qui peut-être ignorent tout le reste,  
Ne pourront ignorer le sujet de mes Vers :  
Mes malheurs sont trop grands , & mon sort  
trop funeste ,  
Pour n'aller pas bien-tôt au bout de l'Univers.*

*Un seul rebut étonne un cœur plein d'espérance,  
Et le moindre soupçon accablant la raison ,  
Dans l'esprit le plus fort porte l'impatience ;  
La seule jalousie est un martel poison.*

*L'absence trouble , & pert le repos de la vie ;  
La crainte des mépris ne se peut rassurer ,  
Et l'on nous flatte en vain d'un sort digne  
d'envie.*

*Quand on craint vivement , on ne peut espérer.*

*Tous ces maux sont mortels ; cependant quel  
prodige !*

*Je vis , & je subsiste en les éprouvant tous :  
Rebuté , convaincu du soupçon qui m'afflige ,  
Absent & meprisé , mortellement jaloux.*

*Jamais nulle espérance en ce malheur ex-  
trême*

*N'a flatté mon esprit du plus foible secours ;  
Et dans mon désespoir j'y renonce moi-même ,  
Et consens à souffrir , & me plaindre toujours.*



Quel sort pourroit unir & l'espoir & la  
crainte,

Quand le sujet de craindre est visible & certain?  
Et quand la jalousie a donné quelque atteinte,  
La mort n'est-elle pas le plus heureux destin?

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

Hé ! qui peut après tout conserver l'esperance,  
Se voyant à toute heure accablé de mépris,  
Indignement traité dans la persévérance,  
Et qu'un lâche mensonge en couronne le prix ?

O ! toi fâcheux tyran de l'amoureux Empire,  
Reffentiment jaloux viens armer ma fureur ?  
Mais que ton souvenir m'accable, & me de-  
chire :

Et pour finir mes maux , que tu crois , ma  
douleur !

Mourons enfin , mourons ; renouçons au re-  
mede.

Qui véquît malheureux, doit l'être dans la mort.  
Destin ! je m'abandonne , & renonce à ton aide ;  
Rens le sort qui m'attend , égal au premier sort.

Mais couronnons l'Amour en finissant la vie ,  
Et n'imputons ma mort qu'au besoin de mourir :  
Disons que c'est un bien, & trop digne d'envie,  
Que qui vit dans les fers , est heureux de périr.

N'accusons point le sort d'un injuste caprice ;  
Et bien loin d'accuser Iris de cruauté ,  
Disons que ses mépris me font trop de justice ;  
Publions son mérite , & vantons sa beauté.

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

Après avoir ainsi traité d'ingratitude,  
Et contraint ma douleur par un dernier effort,  
Amour, je t'ai payé le tribut le plus rude;  
Ce fer dans le moment va le rendre à la mort.

O toi! qui sans raison fis toujours ma souffrance,  
Et me réduis enfin à ce triste secours,  
Viens voir couler ce sang que j'offre à ta vengeance,  
Et déchirant ma playe, avances-en le cours.

Je veux bien de ta main recevoir cet office;  
Mais fais-le sans trembler, & sans nulle amitié;  
Regarde sans douleur mon dernier sacrifice;  
Je ne crains désormais rien tant que ta pitié.

Insulte à mes malheurs, & ris de ma disgrâce;  
Ne mêle à ta rigueur aucun faux sentiment;  
Mais crains que ton cœur se repente ou se lasse,  
Lorsque pour triompher il n'attend qu'un moment.

Venez donc, il est tems, sortez des noires abîmes  
Tantale pour jamais de la soif tourmenté;  
Sisyphé malheureux, à qui d'infâmes crimes  
Font souffrir un tourment pour toi seul inventé;

Titie, dont la chair repait la faim ardente  
D'un avide vautour, sans pouvoir l'assouvir,  
Ixion bourrelé sur ta roue tranchante,  
Noires Sœurs, qui filez nos jours pour les ravir.

*Sortez , pleins de fureur de vos sombres ténébres ,*

LIVRE II.  
CH. XIII.

*Et venez de ma mort , (en appareil nouveau)  
Faire tous les honneurs, & les devoirs funébres ,  
Si j'en dois recevoir , renonçant au tombeau.*

Histoire de  
Marcelle.

*Trainez avec que vous l'implacable Cerbere ;  
F'invité tout l'Enfer à ce célèbre jour :  
Ses feux , ses hurlemens sont la pompe ordinaire  
Qui doit suivre au cercueil un martyr de l'Amour.*

Les Vers de Chriftotome parurent affez bons à ceux qui les entendirent , hors que Vivalde ne trouva pas que ces foupçons & ces jalousies dont il fe plaignoit , s'accordaffent avec ce qu'il avoit ouï dire de la vertu de Marcelle ; mais pour le tirer de ce doute , Ambroife qui avoit fçu jufqu'aux plus fecrettes penfées de fon ami , lui dit : il faut que vous fçachiez , Monsieur , que quand ce malheureux Chriftotome compofa ces Vers , il étoit loin de Marcelle , & s'en étoit éloigné exprès pour voir fi l'abfence feroit fur lui fon effet ordinaire : & comme il n'y a rien qui ne chagrine un amant éloigné de ce qu'il aime , & point de foupçons dont il ne fe perfecute foi-même , il fe for-gea mille fujets de jalousie , qui ne le tourmentèrent pas moins que s'ils euffent été véritables : ainfi , quoiqu'il ait pu dire en cet état , fes plaintes & fes reproches ne

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

Sujet de la  
figure.

ſçauroient donner d'atteinte à la vertu de Marcelle , qui eſt telle en effet , qu'à la dureté près , & une certaine fierté qui va juſqu'à l'orgueil , l'envie même ne lui ſçauroit reprocher la moindre choſe. Vivalde fut ſatisfait de la raiſon d'Ambroïſe , & comme il prenoit un autre papier pour le lire , il en fut empêché par une eſpece d'apparition ; car c'eſt ainſi qu'on peut appeller l'objet ſurprenant qui ſe préſenta tout d'un coup à leurs yeux. C'étoit Marcelle elle-même qui ſe fit voir ſur le ſommet de la roche , (au pied de laquelle on creuſoit la ſépulture , (mais avec tant de beauté & tant d'éclat , qu'elle parut encore plus belle que le bruit public ne la faiſoit. Ceux qui ne l'avoient jamais vûe , la regardoient avec admiration , & ceux mêmes qui étoient accoutumés à la voir , n'en étoient pas moins ſurpris que les autres. Mais à peine Ambroïſe l'eut-il apperçue , qu'il lui dit avec quelque eſpece d'indignation : Que cherches-tu ici , monſtre de cruauté le plus dangereux de ces montagnes ; fier baſilic , dont les ſeuls regards empoifonnent , viens-tu voir ſi les playes de ce malheureux , que ta cruauté met dans le tombeau , ſe rouvriront en ta préſence ? ou viens-tu injulter à ſes malheurs , & te glorifier des funeſtes effets de ton ingratitude ; Parles , & nous apprens au moins ce qui t'amène ou ce que tu demandes de nous : car ſi tu ſouhaites

quelque chose , j'ai si bien connu à quel point Chrifostome t'étoit dévoué pendant sa vie , que je suis prêt de faire que tout ce qu'il eut d'amis t'obéissent pour lui après sa mort. Rien de tout cela n'est ce qui m'amene , répondit la Bergere. Je ne viens , Ambroise , que pour me défendre moi-même , & faire voir l'injustice , & de ceux qui m'accusent de leurs tourmens , & de ceux qui m'imputent la mort de Chrifostome. Ainsi je vous supplie tous tant que vous êtes de me donner un peu d'attention ; je n'ai pas besoin de beaucoup de discours pour faire voir mon innocence. Le Ciel , (dites-vous ,) m'a fait naître avec tant de beauté , qu'on ne sçauroit me voir , & ne pas m'aimer ; & vous voulez que je sois obligée de vous aimer , parce que vous me témoignez de l'amour. Je comprends bien par la raison que Dieu m'a donnée , que tout ce qui est beau , est aimable ; mais je ne vois point que parce qu'on aime ce qui est beau , ce qui est beau soit obligé d'aimer , & d'autant moins que celui qui aime , peut être laid & désagréable , ce qui ne mérite que d'être haï : mais même , quand la beauté seroit égale de part & d'autre , il ne s'ensuit pas pour cela que les inclinations le doivent être , puisque toutes les beautés ne donnent pas de l'amour , & qu'il y en a qui plaisent seulement aux yeux sans faire d'impression sur le cœur. En effet , s'il n'y

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

LIVRE II.  
CH. XIII.

Histoire de  
Marcelle.

La beauté  
ne donne  
pas toujours  
de l'amour.

avoit point de beauté qui ne forçât les cœurs de se rendre, que verroit-on dans le monde qu'une confusion étrange de desirs errans & vagabons qui passeroient sans cesse d'un objet à un autre, sans sçavoir à quoi s'attacher? Et s'il est vrai, comme on dit, que l'amour est libre & sans contrainte, n'est-on pas injuste de prétendre que je doive aimer quand je n'y ai aucun penchant; & encore une fois est-ce une raison assez forte pour m'y obliger que de dire que l'on m'aime? D'ailleurs si j'ai quelque beauté, n'est ce pas de la pure grace du Ciel que je la tiens, sans en devoir rien aux hommes; & si elle fait de mauvais effets, en suis-je plus coupable que le serpent l'est du venin que lui a donné la nature, ou que le feu qui ne sçauroit nuire qu'à ceux qui s'en approchent de trop près? Je suis née libre après tout, & c'est pour vivre en liberté que j'ai choisi la solitude, où je me contente de faire part de mes pensées & de ma beauté aux bois & aux ruisseaux; j'ai même averti tous ceux qui m'aiment, de la disposition de mon cœur; s'ils nourrissent après cela des desirs & de vaines espérances, ne faut-il pas dire que c'est leur obstination qui les tue, & non pas ma cruauté? Ainsi croit-on me faire des reproches bien justes, quand on me dit que les sentimens de Chrifostome n'avoient rien que d'honnête, & que je ne me faisois

point de tort d'y répondre ? Ne lui ai-je pas dit en ce même lieu, après qu'il me les eut fait connoître, que mon dessein étoit de vivre à moi, sans me lier jamais à personne, & que j'étois résolue de rendre à la nature tout ce qu'elle m'avoit donné. Que si après un aveu si sincère, il a bien voulu s'embarquer sans espérance ; faut-il s'étonner qu'il ait fait naufrage ? y a-t-il raison de s'en prendre à moi ? Si j'ai abusé quelqu'un, qu'il s'en plaigne, à la bonne heure ; & s'il y en a qui se désespèrent, parce que je les ai trahis, que l'on m'accable de reproches & d'injures ; mais que l'on ne m'appelle ni trompeuse, ni cruelle, si je n'ai jamais engagé personne, ni rien promis à qui que ce soit. Jusques ici, graces au Ciel, le destin n'a pas voulu que j'aimasse ; & de croire que je le fasse par choix, il est inutile de s'y attendre. Que cet avertissement serve une fois pour toutes à ceux qui ont quelque dessein pour moi, & s'il leur en prend comme à Chrifostome, que l'on ne me vienne point dire que leur jalousie ou mes mépris en soient cause. Qui n'aime point, ne sçauroit donner de jalousie, & une déclaration franche & sincère ne doit point passer pour haine ou pour mépris. Enfin que celui qui m'appelle un Monstre, un Basilic, me fuye tant qu'il voudra, & que ceux qui me traitent d'ingrate cessent de me servir, je leur répons que je ne me

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

mettrai pas en peine de les rappeler. Qu'on ne se mette donc point en tête de troubler mon repos , & de vouloir que je hazarde parmi les hommes la tranquillité dont je jouis , & que je me suis persuadée qu'on n'y trouve point. Je ne veux rien , & n'ai besoin de rien , que de la compagnie des bergeres de ces bois , dont la conversation (avec le soin de mon troupeau) m'occupe assez agréablement, sans que je m'aïlle embarrasser des maux d'autrui , & m'en attirer à moi-même. En un mot, mes desseins ne fortent point de ces montagnes ; & si mes pensées vont plus loin , ce n'est que pour admirer la beauté du ciel , & me faire ressouvenir que c'est le lieu d'où je suis venue , & où je dois retourner. En disant ces dernieres paroles , la bergere sans attendre aucune réponse , prit le chemin le plus rude de la montagne , & disparut aux yeux de ceux qui l'avoient écoutée , les laissant tous dans une admiration extrême de son esprit & de sa sagesse , aussi-bien que de sa beauté. Il y avoit là de ses amans , qui sans se ressouvenir de la déclaration qu'elle venoit de faire , eurent envie de la suivre ; & comme ils s'y préparoient , Don Quichotte , qui connut leur dessein , & qui vit une si belle occasion d'exercer la profession de Chevalerie , porta la main sur la garde de son épée , & criant à pleine tête , afin que tout le monde l'entendit : Que personne,



ne, dit-il, de quelque qualité qu'il puisse être, ne soit si hardi, que de suivre la belle Marcelle, sous peine d'encourir mon indignation. Elle a fait voir par des raisons sans réplique, qu'elle est entièrement innocente de la mort de Chrisostome, & combien elle est éloignée de répondre favorablement aux desseins d'un amant; qu'on cesse donc de la tourmenter, & qu'elle soit plutôt estimée & honorée de tous les honnêtes gens, puisqu'elle est peut-être la seule au monde, qui vive avec des intentions si pures. Soit que ce fût à cause des menaces de Don Quichotte, ou parce qu'Ambroise pria les bergers d'achever de rendre les derniers devoirs à son ami, personne ne partit delà que les écrits de Chrisostome ne fussent brûlez, & son corps mis dans la sépulture. Ce qui ne se fit pas sans tirer beaucoup de larmes des yeux de tous les assistans. On mit ensuite une grosse pierre sur la fosse, en attendant une tombe de marbre qu'Ambroise dit qu'il faisoit faire, & sur laquelle il avoit ordonné de graver ces Vers en manière d'Epitaphe.

*Ci gît le corps glacé d'un malheureux amant,  
Que tuèrent l'amour, le dépit & la haine,  
Une ingrate bergere à fait toute sa peine,  
Et payé tout ses soins d'un rigoureux tourment.*

*Ici de ses malheurs il vit naitre la source,  
Il commença d'aimer, & de le dire ici,  
Il apprit sa disgrâce en cet endroit aussi,  
Il a voulu de même y terminer sa course.*

LIVRE II.  
CH. XIII.  
Histoire de  
Marcelle.

*Passant évite le danger ;  
Si la bergere vit , même sort te regarde ;  
On ne peut valoir plus que valoit le berger.  
Adieu , passant ! prens-y bien garde.*

La sépulture fut incontinent couverte de rameaux & de fleurs , & après que tous les bergers eurent témoigné à Ambroïse la part qu'ils prenoient à son affliction , & à la perte d'un si honnête ami , ils prirent congé de lui , & se retirèrent. Vivalde & son compagnon lui firent aussi leur compliment. Don Quichotte , qui n'étoit pas homme à s'en oublier , fit le sien en des termes extraordinaires , & qui sentoient bien sa profession ; & après avoir remercié ses hôtes , il leur dit adieu. Vivalde le sollicita fort d'aller avec eux à Seville , l'assurant qu'il n'y avoit pas de lieu au monde plus fertile en aventures , & qu'elles y naïssent sous les pas à chaque coin de rue : mais il leur rendit grâces de l'avis qu'ils lui donnoient , & leur dit qu'il ne pouvoit , ni ne devoit aller à Seville , qu'il n'eût nettoiyé ces Montagnes des brigands dont elles étoient pleines. Les voyageurs le voyant dans cette bonne résolution , ne l'en voulurent pas détourner , & poursuivirent leur chemin , & lui se mit en tête de suivre la belle Marcelle , pour lui offrir ses services ; mais la chose n'arriva pas comme il souhaitoit ; il s'en falut même beaucoup , comme on le verra dans la troisième Partie de cette Histoire.

# HISTOIRE

DE L'ADMIRABLE

## DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

---

---

### LIVRE TROISIEME.

---

---

#### CHAPITRE XIV.

*De la désagréable aventure qu'eut Don Quichotte avec des Muletiers Tangois.*

LE sage Cid Hamet Benengely raconte qu'après que Don Quichotte eut pris congé de ses hôtes, & de tous ceux qui s'étoient trouvez à l'enterrement de Chrifostome, lui & son Ecuyer entrèrent dans le bois, où ils avoient vû entrer Marcelle, & qu'après l'avoir inutilement cherchée plus de deux heures, ils se trouvèrent dans un pré plein d'herbe fraîche, & qui étoit arrosé d'un agréable ruisseau. Le doux murmure de l'eau, la beauté & la fraîcheur du lieu les invitant d'y passer les chaleurs du midi, Don Quichotte & Sancho mirent pied à terre; & laissant à Rossinante & à l'âne la liberté de paître à leur fantaisie, ils délièrent le bissac, & sans cérémonie mangé-

LIVRE III.  
CH. XIV.

LIVRE III.  
CH. XIV.

rent ensemble de ce qui s'y trouva. Sancho ne s'étoit pas mis en peine de donner des entraves à Rossinante, le connoissant si pacifique & de si bonnes mœurs, que toutes les jumens de la prairie de Cordoue ne lui auroient pas donné la moindre émotion. Cependant le fort, ou plutôt le diable qui ne dort jamais, fit trouver mal-à-propos dans le même vallon une troupe de jumens de Galice, qui étoient à des Muletiers Yangois, dont la coutume est de s'arrêter ainsi pendant la grande chaleur du jour dans les endroits où ils trouvent de l'eau & de l'herbe pour rafraîchir leur caravane. Rossinante, comme j'ai dit, étoit benin, mais il étoit de chair aussi, & il ne sentit pas plutôt les jumens, que contre sa retenue naturelle, il lui prit envie de s'aller divertir, & sans en demander congé à son maître, il s'en alla au petit trot faire cent galanteries devant elles : mais comme elles avoient apparemment plus de besoin de manger que d'envie de rire, elles ne reçurent le galant qu'avec les pieds & les dents, & firent si bien qu'en moins de rien elles lui rompirent les fangles & la selle, & le mirent nud avec bien des contusions. Pour surcroît de malheur, les Muletiers voyant l'attentat de Rossinante, accoururent avec de gros bâtons, & lui en donnèrent tant de coups sur les reins, qu'ils l'étendirent par terre, où il eut tout loisir, avant que de se relever, de se repen-

tir de sa galanterie. Don Quichotte & Sancho, qui apperçurent de loin le mauvais traitement qu'on faisoit à Rossinante, coururent promptement au secours, & en arrivant tout essoufflez; Ami Sancho, dit Don Quichotte, à ce que je vois, ce ne sont pas ici des Chevaliers, mais des rustres & de la canaille; tu peux bien m'aider à prendre vengeance de l'outrage qu'ils m'ont fait, en s'attaquant à mon cheval. Hé! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre, répondit Sancho? Ils sont vingt, & nous ne sommes que deux, & encore ne sçai-je s'il faut nous conter pour un & demi. J'en vau cent moi seul, répondit Don Quichotte, & sans s'arrêter davantage il met l'épée à la main, & attaque vigoureusement les Muletiers. Sancho, animé de l'exemple de son maître, fait aussi voir le jour à son épée, & se fourre au milieu des ennemis. Don Quichotte donna d'abord un si grand coup au premier qu'il trouva sous sa main, qu'il lui fendit un colet de cuir, & lui emporta une grande partie de l'épaule; il alloit s'effayer sur un autre, quand les Muletiers qui eurent honte de se voir ainsi mal menez par deux hommes seuls, recoururent à leurs épieux, & entourant le vaillant Chevalier & le bon Ecuyer, commencèrent à travailler sur eux à coups de bâton avec une diligence admirable. Comme ils y alloient de grande affection, l'affaire fut bien-tôt expédiée;

LIVRE III.  
CH. XIV.

dès la seconde décharge que Sancho reçut à la ronde, il tomba de son long par terre, & rien ne servit à Don Quichotte d'avoir du courage & de l'adresse, il n'en fut pas quitte à meilleur marché; le bon Chevalier fut renversé aux pieds de Roffinante qui n'avoit encore pû se relever. Les Muletiers n'ayant plus rien à faire, & craignant même d'en avoir trop fait, chargerent promptement leurs voitures, & poursuivirent leur chemin.

Le premier de nos aventuriers qui se reconnut après l'orage, fut Sancho Pança, qui se traînant auprès de son maître, lui dit d'une voix foible & dolente: Seigneur Don Quichotte; ah, Seigneur Don Quichotte! Que veux-tu, ami Sancho, répondit le Chevalier, d'un ton pour le moins aussi pitoyable? N'y auroit-il point moyen, dit Sancho, que vous me donnassiez deux gorgées de ce bon breuvage de fier-à-bras, si par hazard vous en avez sur vous? Peut-être fera-t-il aussi bon pour des os rompus, que pour d'autres blessures. Hé! mon ami, répondit Don Quichotte, si j'en avois, que nous faudroit-il autre chose? mais je te jure, foi de Chevalier errant, que si je ne perds l'usage des mains, j'en aurai avant qu'il soit deux jours. Deux jours, répartit Sancho, & dans combien de tems croyez-vous que nous soyons seulement en état de nous remuer? La vérité est, dit le moula



Geypé Jr.